

Marie-Aude Murail

SAUVEUR & FILS

saison 4

Epreuves numériques



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition M+ poche

© 2018, l'école des loisirs, Paris

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2018

Dépôt légal : mai 2021

Couverture : montage Sereg

Imprimé en France par XXXX

à XXXX

ISBN 978-2-211-31389-6

Pour Nono, à qui Jovo doit la vie sauve.

Epreuves numériques

« Si mon livre, tout en procurant de l'amusement aux lecteurs, amenait, même un seul d'entre eux, à avoir une meilleure opinion de ses semblables et à considérer le meilleur côté de la nature humaine, je serais vraiment heureux et fier d'avoir obtenu un tel résultat. »

Charles Dickens

Préface aux *Papiers posthumes du Pickwick Club*

« Tu dois avoir des lunettes spéciales, on voit pas le monde pareil avec toi. »

Solo

*Précédemment dans
Sauveur & Fils...*

Sauveur Saint-Yves, un Martiniquais d'une quarantaine d'années, est psychologue clinicien à Orléans.

Veuf avec un garçon de 9 ans, **Lazare**, il peine à recomposer une famille avec la femme qu'il aime, **Louise Roche-teau**, elle-même mère de deux enfants, **Paul**, 9 ans, et **Alice**, 14 ans, et affligée d'un ex, **Jérôme**, toujours jaloux, bien qu'il l'ait quittée pour épouser la jeune **Pimprenelle**.

Le 12 rue des Murlins, où vit et travaille Sauveur, affiche complet depuis qu'il a recueilli **Jovo**, un SDF, ancien légionnaire et ancien gangster, ainsi que **Gabin**, 17 ans, fils de madame Poupard, partie en convalescence chez sa sœur à Arcachon après un séjour en hôpital psychiatrique. Jovo et Gabin ne prennent-ils pas sous le toit de Sauveur la place qui devrait revenir aux enfants de Louise ?

Parmi les patients en thérapie avec Sauveur, nous retrouvons dans cette saison 4 :

Ella Kuypens, 13 ans, cyberharcelée par ses camarades de classe, qui ont fait circuler sur les réseaux sociaux une photo d'elle travestie en garçon. Son père, **Camille Kuypens**, vient d'entrer dans un centre de désintoxication alcoolique.

Maïlys, 4 ans, qui se cogne la tête contre les murs pour attirer l'attention de ses parents, **Lionel** et **Claudie**, tous deux dévorés par les nouvelles technologies.

Frédérique Jovanovic, 29 ans, qui n'a jamais vu son grand-père, **Jovo**, et croit qu'il est mort sur un champ de bataille. Elle désespère de trouver l'homme de sa vie.

Les sœurs **Carré**, **Margaux**, 15 ans, et **Blandine**, 12 ans, dont les parents divorcés se font la guerre par juge interposé. **Margaux**, ex-scarificatrice, en est à sa deuxième tentative de suicide tandis que sa cadette est étiquetée hyperactive. Elles ont décidé de faire une thérapie conjointe.

Samuel Cahen, 16 ans, qui vient de faire la connaissance de son père, **André Wiener**, pianiste célèbre et borderline. Bon élève de première S, il voudrait échapper à une mère possessive pour trouver enfin l'amour de sa vie.

À part ça, tout va très bien, et il est encore temps de se souhaiter une bonne année.

Semaine du 4 au 10 janvier 2016

- Pourquoi on est là, au fait ?
- Mais tu sais bien, c'est le docteur qui t'a dit de voir ce psy.
- Mais j'ai rien à lui dire. Comment il s'appelle déjà ?
- Sauveur Saint-Yves.
- Le jeune homme passa la main sur la barbe moussue et clairsemée qui lui envahissait les joues et le cou comme de la mauvaise herbe.
- Je lui dis quoi ?
- Mais tu sais bien, dit sa mère. Que tu dors pas. Que tu sors pas. Que tu es toujours sur tes jeux.
- Il va me répondre : achète-toi une vie.
- Tous les deux parlaient à voix basse, avec les précautions qu'on prend dans la chambre d'un grand malade qui s'est endormi malgré la souffrance.

– Monsieur Luciani ?

Le jeune homme tressaillit. Comme il ne sortait plus de sa chambre, personne ne l'interpellait de cette façon. Il tourna la tête vers la porte qui venait de s'ouvrir et eut un regard d'ébahissement qui le fit paraître très enfantin, très démuné. Il s'attendait à voir un docteur dans le style de Dubois-Guérin, son médecin généraliste, un petit moustachu ratatiné derrière son bureau. Mais ce psychologue de quartier était un grand Noir décontracté dans un costard avec chemise blanche au col ouvert.

– Si vous voulez bien me suivre ? dit-il avec un discret signe de tête pour saluer la femme.

Il leur fit traverser le couloir qui séparait la salle d'attente de son cabinet de consultation. D'ordinaire, les nouveaux patients jetaient autour d'eux un bref regard d'inspection. Mais le jeune homme se tint immobile près d'un fauteuil, les yeux dans le vide.

– Asseyez-vous, l'invita Sauveur. Vous aussi, madame.

Madame Luciani posa son sac et son manteau sur le canapé et s'assit. C'était une petite femme au teint olivâtre, des cernes noirs lui creusant les yeux. Ses cheveux mal coupés, qui avaient été d'un noir de jais, grisonnaient à la racine.

– C’est moi qui vous ai appelé la semaine dernière pour prendre un rendez-vous pour mon fils.

– Mm, mm.

– Sur le conseil de mon généraliste.

– D’accord.

Silence. Lourde respiration du jeune homme. Il déplaça son corps dans le fauteuil comme un dormeur se retourne sur son matelas.

– Et vous, monsieur? le sollicita Sauveur.

– Quoi, moi?

Après un autre silence, le garçon s’adressa à sa mère :

– Tu vois, c’est le genre qui dit rien.

– Vous préférez que je vous pose des questions? lui demanda Sauveur de sa voix la plus lénifiante.

– Je sais pas... Oui.

– Savez-vous pourquoi vous êtes ici?

– Ici..., sur Terre?

– En consultation. Mais votre question est tout aussi valable. Pourquoi êtes-vous sur Terre?

– Bah, en fait, c’est la question.

– Mm, mm.

– Je sais pas pourquoi je suis ici. Je sais pas à quoi ça sert. Je sers à rien, moi non plus.

Le garçon parlait d’une voix grave, bien timbrée,

qui aurait pu être virile, mais qui était mollassonne, exténuée.

– Je sais pas comment faire avec la vie.

– Comment faire avec la vie, répéta Sauveur de sa voix d'hypnotiseur.

– Ma mère vous a dit au téléphone... Je reste dans ma chambre. Ça va faire depuis un an, un an et demi.

– Deux ans, rectifia sa mère, dont les yeux s'étaient brouillés de larmes.

– Pourtant, vous êtes venu ici, remarqua Sauveur.

– Maman m'a conduit en voiture.

Il se caressa la barbe d'un lent mouvement de la main droite et marmonna «maman», comme s'il se rendait compte qu'à son âge on ne parlait plus comme ça.

– J'ai 22 ans, mais je me sens pas adulte, en fait.

– 23, souffla sa mère.

Le temps passait pour elle, mais pas pour lui.

– Je suis cassé, en fait.

– Cassé, répéta l'écho.

– Je sais, Dubois-Machin, il dit que c'est de la dépression. Mais je me sens pas déprimé. J'ai juste pas envie de ce qui est dehors. Dehors, c'est comme un film d'horreur. J'essaie de pas y penser. C'est ça, ma vie. Il faut pas penser.

– Comment on fait pour « pas penser » ? questionna Sauveur, comme quelqu'un qui douterait que la chose soit possible.

– C'est pas compliqué. Tu te fais un thé, tu te mets sur ta station, tu arrives dans un match qui est commencé. On s'entre-tue, il y a deux équipes. C'est le genre de truc qu'il faut connaître à fond pour savoir où frapper, et tout ça. Tu as un flingue, tu tires, c'est en caméra subjective. C'est très réaliste. Ça vide la tête. Après, t'attends d'être bien fatigué pour te coucher. Mais genre tu tombes de sommeil.

Tout en parlant, il se frottait la barbe. Puis il se passa la main dans ses cheveux trop longs, un peu gras, dressant une huppe sur son crâne.

– Donc, madame Luciani, dit Sauveur, faisant pivoter vers elle son fauteuil, vous vivez seule avec votre fils, c'est ça ?

– Pas depuis toujours. On s'est séparés, il y a cinq ans, son père et moi. Mais bien. Je veux dire : sans drame. On était d'accord. Au début, Jean-Jacques allait chez son père une semaine sur deux. Mais après, il a déménagé en région parisienne pour le travail, et c'est devenu plus compliqué.

Sauveur fit de nouveau face au jeune homme.

– Vous voyez toujours votre père ?

– Pas trop. Sur Skype, plutôt. Mais c'est pas sa faute. C'est moi : comme je sors plus de ma chambre.

– Et pour vous, ça s'est passé comment, la séparation de vos parents ?

– Bien.

– Bien ? s'étonna Sauveur.

– Comme dit ma mère, « sans drame ». Je m'y attendais, en fait.

– Vous vous y attendiez.

– Ouais mais non, c'est pas la peine de chercher des explications : c'est à cause du divorce des parents, c'est ci, c'est ça. J'ai des parents assez géniaux, en fait. J'ai rien à leur reprocher.

– Rien à leur reprocher.

– Vous répétez ce qu'on dit, remarqua soudain Jean-Jacques.

– Je m'assure que j'ai bien compris.

– C'est pas facile de comprendre les autres, déjà qu'on se comprend pas soi-même. Mais c'est votre métier.

Il siffla : « psspsychologue » entre ses dents.

– Vous êtes en train de me scanner le cerveau, tout de suite.

L'idée lui tira un ricanement. Avec sa barbe mous-seuse et sa crête sur la tête, il faisait figure de drôle d'oiseau. Sa maman le regardait, navrée.

– Il y a cinq ans, reprit Sauveur, vous aviez 18 ans. Vous étiez encore au lycée, j'imagine ?

– Ouais. C'est là que ça a merdé.

– Comment ça ?

Jean-Jacques désigna sa mère d'un geste fatigué. À elle d'expliquer. Madame Luciani prit donc la parole pour raconter ce qui s'était passé au moment où son fils s'était inscrit sur le site *Admission post-bac*.

– On doit émettre des vœux pour les études qu'on veut faire après le bac. J'y comprenais rien, et lui non plus. Son père était... en voyage d'affaires. Alors, Jean-Jacques a paniqué. Il y avait trop de choix, d'après lui, et aucune garantie qu'il n'allait pas se tromper. Il m'a dit qu'il n'aurait pas le bac de toute façon et qu'il préférait redoubler. Après, il a refusé de retourner en cours.

– Et ?

– Il n'a pas passé le bac, il a fait une deuxième terminale.

– Et ?

– Il n'a pas eu le bac non plus, la deuxième fois. Il n'est pas allé à toutes les épreuves.

– Pas la philo, intervint le jeune homme. « Faut-il être libre pour être heureux ? » Non mais, le traumatisme, quoi !

– C'est pourtant une question intéressante.

– On s'en fout des questions... si y a pas de réponse.

– Pour espérer une réponse, il faut déjà poser une question... À quoi aimeriez-vous répondre ?

– « Pourquoi faut-il être libre pour être heureux ? » Non, je déconne... Pourquoi vous vous marrez ?

– Là, je peux vous répondre, dit Sauveur qui, effectivement, riait. C'est parce que je vous trouve très sympathique.

– Ah bon ? fit Jean-Jacques, assez surpris. Vous pensez pas que je suis un gros nul, le type avec l'étiquette *loser* sur le front ?

– Je pense que vous êtes un jeune homme qui traverse une crise existentielle. Ce qui nous ramène à la philosophie.

– L'angoisse.

Depuis que l'échange se faisait plus serré, Jean-Jacques agitait ses pieds au bout de ses jambes, pressé d'en finir.

– Vous faites des thérapies comporman... compartimen... bredouilla madame Luciani.

Sauveur laissa barboter la mère tout en dévisageant le fils.

– Ou alors, l’hypnose? dit celui-ci, ajoutant sur un ton d’hypnotiseur: Sortez de votre chambre, je le veux, inscrivez-vous à une agence d’intérim et coupez-vous les cheveux.

Ce que sa mère lui répétait depuis six mois.

– Qu’est-ce qui vous ennuie le plus dans ce programme? s’informa Sauveur.

Jean-Jacques parut sur le point de répondre, puis non.

– Chais pas.

Ne donner aucune prise, ne tendre aucune perche.

– En dehors du jeu vidéo, vous avez d’autres activités?

– Genre quoi?

– Je vous le demande... Vous regardez des films?

– Des fois. En streaming.

– Vous êtes sur Facebook?

– J’ai arrêté.

– Pourquoi?

– «T’es où?» «Tu fais quoi?» Je suis dans ma chambre, je fais rien. C’est pas la peine de me poser des questions.

Ceci s’adressait indirectement à Sauveur.

– Mode de vie minimaliste, commenta Sauveur, toujours souriant. Vous êtes un ermite des temps modernes. Et pour la nourriture, on dépose des offrandes devant votre porte?

Sauveur hésitait sur le ton à employer. Mais le jeune homme semblait supporter la plaisanterie.

– Ouais, fit-il, c'est ma mère qui me l'apporte. Autrement, je mange pas. C'est ça qui est horrible. De dépendre de ma mère. Et le plus horrible, c'est qu'elle le sait.

En dépit des mots très forts dont il se servait, tout était dit de la même façon fadasse et somnolente, et dans les intervalles de silence il se frottait la barbe.

– Vous avez entendu parler des hikikomoris? demanda madame Luciani à brûle-pourpoint.

– Au Japon? fit Sauveur.

– J'ai vu ça sur Internet. Il paraît qu'il y en a beaucoup. Des jeunes qui restent dans leur chambre.

– Oui, ils ont arrêté les études, ils ne travaillent pas non plus, ils n'ont aucune vie sociale.

– Vous êtes au courant, dit madame Luciani, apparemment soulagée. Mais comment vous expliquez ça?

– Il y a une très forte pression sociale sur les jeunes au Japon, surtout sur les garçons. On attend

beaucoup d'eux à l'école, la compétition est très forte, et certains craquent. Ils ne se révoltent pas, mais ils s'enferment dans leur chambre.

– C'est bizarre, observa madame Luciani, Jean-Jacques n'avait pas de problème à l'école. Il avait même des bonnes notes en terminale.

Sauveur se tourna vers le jeune homme qui écoutait parler de lui sans montrer beaucoup d'intérêt.

– Vous aimiez l'école ?

– Ah non, putain, se lever le matin et tout...

– C'est aussi ça, le problème, renchérit la maman. Il se lève vers 15-16 heures. Là, aujourd'hui, ç'a été dur de le lever pour venir ici.

Sauveur la rassura : on pourrait décaler le prochain rendez-vous à 19 heures.

– Pour quoi faire ? demanda Jean-Jacques.

– Pour vous laisser dormir.

– Non mais le rendez-vous, pour quoi faire?...

Ça sert à rien, ce genre de trucs.

– Question : est-ce que faire un truc qui ne sert à rien dans une vie qui ne sert à rien pourrait en fin de compte servir à quelque chose?... 19 heures, lundi prochain ?

– Pas envie, marmonna le jeune homme, mais sa mère fit un battement de cils qui signifiait oui.

Après les avoir accompagnés à la sortie, Sauveur jeta un coup d'œil à la pendule ronde accrochée dans son cabinet. Il n'avait tenu qu'une demi-heure sur les 45 minutes réglementaires de la consultation. Il était donc en avance sur son emploi du temps. Avant d'aller chercher la patiente suivante en salle d'attente, il sortit d'un tiroir la lettre que le proviseur du lycée Guy-Môquet lui avait fait parvenir.

« Monsieur,

N'ayant pu obtenir la confiance de ma hiérarchie et n'appréciant guère mes collègues de travail, je suis au regret de vous donner ma démission. Croyez cependant que j'ai passé au sein de votre établissement une année qui m'a apporté son lot de découvertes et que je garderai de vous, monsieur le proviseur, le souvenir d'un homme estimable.

Avec mes sentiments les meilleurs et tous mes vœux pour cette nouvelle année.

Gabin Poupard »

Sauveur eut un mince sourire à la relecture. Cette lettre sans une seule faute d'orthographe, qui avait mis hors de lui monsieur le proviseur, prouvait que Gabin avait jusque-là bien profité du système

scolaire. Mais depuis son entrée au lycée, il jouait les intermittents de l'Éducation nationale. Or, le bac français se profilait, ce qui n'était pas sans rapport avec cette prétendue démission. Sauveur soupira en repliant la lettre. Il devrait s'expliquer avec Gabin, et le jeune homme était presque aussi fuyant que Jean-Jacques Luciani...

– Ella?

La jeune fille se leva, attrapant d'un geste vif le sac marin qu'elle avait lâché à terre à son entrée en salle d'attente. Sauveur la balaya de la tête aux pieds, ce qui était sa manière de savoir où elle en était.

– *New shoes*, dit-il.

Des baskets en cuir noir.

– Papa me les a achetées à Noël.

Pour le reste, elle portait toujours le duffle-coat bleu marine sur une marinière très ajustée. « Plate comme une limande », c'était l'expression de sa mère quand Sauveur lui présentait une jeune fille trop maigre à son goût.

– Comment vas-tu?

– Bien.

S'asseyant en face de lui, elle enfonça les poings dans la poche ventrale de sa marinière.

– Des nouvelles de ton père ?

– Non. Il n'a pas le droit de nous appeler.

Sauveur se souvint trop tard que Camille Kuy-pens, entré le 2 janvier dans une clinique de désintoxication alcoolique, devait rester à l'isolement durant la première semaine.

– Excuse-moi, oui... Je le savais.

Il avait envie de dire beaucoup de choses : Le sevrage est difficile, mais dans dix jours Camille ira déjà mieux, il le fait pour toi, il tiendra bon. Mais il se tut, attendant qu'Ella entame l'entretien à sa façon.

Elle regarda autour d'elle, cherchant l'inspiration, puis récita :

– *« Deux routes divergeaient dans un bois jaune,
Et désolé de n'être qu'un seul voyageur,
Et de ne pouvoir les prendre toutes deux, je suis resté
des heures*

*À contempler l'une d'elles, aussi loin que possible
Jusqu'au virage qui la rendait invisible.*

Puis j'ai pris l'autre... »

N'importe quel psy aurait réagi en demandant : « D'où ça sort ? Pourquoi tu dis ça ? » Sauveur se mordilla l'intérieur des joues pour s'interdire de parler.

– C'est un poème. J'apprends des poèmes. Après, quand je marche, je me les récite, ça me tient compagnie.

Puis elle ajouta, comme s'il s'agissait d'un aveu :
– J'ai beaucoup marché aujourd'hui.

Or, on était lundi, et les cours avaient repris. Parce qu'il se faisait un souci quasi paternel pour Ella, Sauveur eut envie de la questionner : « Pourquoi tu n'es pas allée au collège ? Tu penses que le problème de cyberharcèlement n'est pas réglé ? Tu as encore reçu des messages insultants sur ton téléphone pendant les vacances ? » Mais il se contint une nouvelle fois. Ella sortit les mains de la poche de sa marinière, brandissant un couteau, lame dépliée. Sauveur réprima un tressaillement tant le geste avait été brusque.

– Le canif scout de mon père, dit-elle.

– Un peu mieux qu'un canif, commenta Sauveur.
C'est un Opinel.

Elle le tendit à bout de bras en le tenant par l'extrémité de la lame.

– Vous avez vu sur le manche ?

Le nom Kuypens avait été jadis gravé dans le bois par Camille, le jeune scout.

– Il coupe très bien. Je me suis épluché une pomme avec.

Alors elle lui raconta sa journée. Elle était partie de chez elle de bon matin, décidée à reprendre les cours. Comment pouvait-il en être autrement ? Elle avait reçu une lettre d'excuses des harceleuses de la 4^e A. Jimmy Delion, celui qui avait fait circuler la photo sur les réseaux, avait été sermonné par la principale. La CPE avait programmé une journée d'information sur le cyberharcèlement et sur la responsabilité de chacun. Bref, pour les adultes, affaire classée. Pourtant, plus elle se rapprochait du collègue, plus Ella sentait son cœur qui tambourinait.

– Ça cognait jusque-là, fit-elle, portant la main à sa gorge. Je sais quand ça va revenir. L'envie de vomir et puis une sueur toute froide dans le dos, et les jambes comme du chiffon.

Elle avait rebroussé chemin dans un état second et n'avait vraiment pris conscience de ce qu'elle faisait qu'une fois au bord de la Loire.

– Je suis allée jusqu'à l'écluse et après j'ai marché toujours tout droit, le long du canal. C'est beau, c'est la campagne. J'ai dû faire au moins dix kilomètres aujourd'hui. Au début, je claquais des dents, j'étais dans un brouillard qui montait de la terre. Mais le soleil a fini par percer, il y avait un petit village. J'ai acheté une baguette viennoise dans une boulangerie et je l'ai par-

tagée avec des gros canards blancs. Toute une troupe sur une petite plage. C'étaient peut-être des oies.

Elle rit en y repensant. Elle les imita, coïn, coïn, coïn. Nils Holgersson, dit-elle. Elle s'était souvenue de l'histoire de ce garçon enlevé par les oies sauvages et survolant la Suède sur le dos de la plus vieille. Elle posa le couteau du père entre ses cuisses, lame pointée vers l'extérieur.

– J'ai encore eu faim à midi, je me suis retrouvée au milieu d'un marché avec des odeurs de poulet rôti qui me faisaient saliver. Je n'avais plus d'argent. Alors... j'ai volé une pomme.

Elle l'avait épluchée avec son couteau. La meilleure pomme au monde. Une pomme volée.

– Le fruit défendu, marmonna Sauveur, ne pensant pas être entendu, car Ella semblait perdue dans sa rêverie.

Mais elle lui fit un signe d'acquiescement. Elle était double, toujours. Une part d'elle s'enfuyait dans l'imaginaire, et l'autre l'observait. Son regard se posa sur le couteau et, comme si elle comprenait le symbole, elle replia la lame en disant :

– Papa le gardait pour Elliot.

Elliot, le petit frère, mort in utero, qu'Ella avait remplacé.

La sonnerie du téléphone sur son bureau arracha à Sauveur son tchip de mécontentement. D'ordinaire, il laissait le répondeur prendre la communication, mais une intuition le poussa à aller décrocher.

– Ah?... Madame Kuypens... Oui, elle est là. Ne vous faites pas de souci. Tout va bien... Oui, je lui dirai... Entendu.

Ella, redevenue une petite fille inquiète, interrogea son thérapeute de ses grands yeux noirs quand il reprit place dans le fauteuil en face d'elle.

– Le collègue a prévenu, supposa-t-elle, la voix penaude.

– Forcément.

La CPE avait appelé madame Kuypens dès la deuxième heure d'absence d'Ella.

– Maman est en colère ?

– Elle a essayé de te joindre, elle s'inquiétait.

– J'avais éteint mon téléphone...

Sa voix s'éteignit de même. Pourquoi sa mère s'immiscitait-elle dans sa thérapie ?

– J'avais un truc à vous dire, mais je ne sais plus quoi, reprit-elle, contrariée.

C'était quelque chose d'important. Elle devait le retrouver. Le temps passait, les aiguilles tournaient. Dans quelques minutes, Sauveur pronon-

cerait la phrase couperet: « On va en rester là pour aujourd'hui. »

– Je n'aime pas quand on se tait, dit-elle nerveusement.

– « Le silence fait mûrir le fruit, la parole le fait tomber. »

Proverbe africain.

– Ah si, je sais ce que je voulais dire ! s'exclama Ella. C'est la prof de latin qui en a parlé. Un concours de nouvelles.

Madame Nozière était la seule prof qui donnait envie de franchir le porche du collège. Un jour, Ella lui avait confié qu'elle écrivait, elle lui avait même donné à lire un de ses premiers essais. Madame Nozière faisait régulièrement participer l'une ou l'autre de ses classes à un concours proposé par le magazine *Je Bouquine*.

– Il faut écrire huit pages maxi sur un thème, et cette année, c'est la différence.

Madame Nozière n'avait pas inscrit la classe d'Ella, mais l'avait informée qu'on pouvait participer en individuel.

– Alors, j'ai écrit une nouvelle pendant les vacances et je l'ai postée. En plus, la présidente du jury, c'est Audrey Maluri, et j'ai lu un livre d'elle quand j'étais petite.

Peut-être était-ce un signe ?

– Si on gagne, on est publié, dit-elle.

– Tu as signé Elliot Kuypens ?

– Oui.

Pour elle, écrivain, ça n’existait qu’au masculin.

*
* * *

À l’autre bout de la maison, un garçon d’une dizaine d’années avait étalé sur la grande table de la cuisine crayons et cahier de brouillon. Il était censé faire quelques multiplications pour le bénéfice de madame Dumayet, son institutrice. Mais Lazare rêvassait en se répétant mentalement sept fois huit – sept fois huit qui est, avec huit fois neuf, un des pires tourments d’un élève de CM1. Du bout de son crayon, Lazare tapota un barreau de la cage où dormait madame Gustavia. Mais le petit hamster resta blotti, le nez dans la sciure.

– C’est chiant, geignit Lazare, sans bien savoir s’il parlait des devoirs à faire à la maison ou de l’existence en général.

C’est alors qu’il perçut un bruit en provenance du couloir, quelque chose comme un raclement de soulier sur le plancher.